

PHOTOGRAPHIES

Dans mes salons photographiques
Je tire au vif tous les passants,
Les têtes aristocratiques
Comme les têtes de manants :
Visage brun, visage rose,
N'y perdent pas le moindre trait.
A qui le tour, à qui la pose ?
Crie ! erac ! voilà votre portrait !

Combien de fois j'ai, dans la chambre noire,
Étudié les visages humains !
Que de beaux yeux m'ont conté leur histoire !
Que de secrets sont restés dans mes mains !
Bon freluquet, dont le cou se balance
Dans un carcan trois fois amidonné :
Vous qui comptez, en votre suffisance,
Pour le plus frais et le mieux bichonné :
Noble lion, ne bougez plus, j'opère !
—Merci, soleil, l'épreuve est bien à point.
Mais moi, j'y lis, écrit par la lumière :
" Beau front, c'est vrai, mais de cervelle point."

Riche gourmet, c'est à toi la sellette :
Prends un maintien digne de Savarin.
Je vais placer un verre, une fourchette
Et deux poulets près d'un flacon de vin.
N'oublions pas le cure-dents classique,
Le coude à table et les yeux demi-clos :
Figure enfin l'animal domestique
Que le trop-plein endort sur quelques os.
Heureux ventru, ne bougez plus, j'opère !
—Merci, soleil, le profil est parfait.
Mais moi, j'y lis, écrit par la lumière :
" Vaste estomac, où l'âme disparaît."

Je t'attendais, ô splendide poupée,
Dont les regards fatiguent ton miroir.
Blonde lionne, à crinière bouclée,
Sur ce divan prends tes airs de boudoir.
Souris un peu, laisse voir ta denture.
Ecarte aussi ce fichu trop décent.
Toi qui connais l'effet d'une posture,
Fière sirène, appelle ton talent.
Tu poses bien, ne bougez plus, j'opère !
—Merci, soleil, quel cliché séducteur !
Mais moi, j'y lis, écrit par la lumière :
" Buste vénal, sans amour et sans cœur."

C'est à ton tour, bourgeoise éblouissante,
Dont les flâpas emplissent mon salon.
Pour toi la pose est bien embarrassante :
Que faire, hélas ! pour te donner bon ton !
Tes traits sont gros, plus grosse est ta tournure,
Et ces rubis rougissant de tes doigts.
Crois-moi, veux-tu poser d'après nature ?
Eh bien ! prends un balai... comme autrefois.
Tu m'as compris... ne bougez plus, j'opère !
—Merci, soleil, l'épreuve est bien encor.
Mais moi, j'y lis, écrit par la lumière :
" Tout ce qui luit n'est pas toujours de l'or."

Mais pourquoi donc gagnez-vous tous ma porte ?
Pourquoi, messieurs, désertent mes salons ?
Je vous comprends... après tout, peu m'importe.
Car vos clichés restent dans mes cartons.

LE COIN DES ENFANTS

UN HÉROS DE DOUZE ANS

Voici une histoire à l'adresse de nos jeunes lecteurs :

Un petit garçon de douze ans venait de s'en-gager comme mousse à bord d'un navire quit-tant Liverpool. A peine en mer, quelques matelots lui offrirent un verre d'eau-de-vie.

—Excusez-moi, s'il vous plaît, répondit l'enfant. Je préférerais ne pas le boire.

Ils se mirent à rire, mais ne parvinrent pas à le décider. Le capitaine, entendant parler de la chose, dit au petit mousse :

—Il faut que tu apprennes à boire de l'eau-de-vie, si tu veux être un vrai matelot.

—Excusez-moi, capitaine, je préfère ne pas le faire.

Le capitaine n'avait pas l'habitude d'en-tendre ses mousses discuter ses ordres.

—Prends cette corde, cria-t-il à un matelot, et qu'il fasse connaissance avec elle, nous ver-rons si nous le fer-ns céder.

Le matelot prit la corde et battit cruelle-ment l'enfant.

—Maintenant, dit le capitaine, boiras-tu ou ne boiras-tu pas ?

—S'il vous plaît, je préfère ne pas le faire.

—Alors, monte jusqu'au haut du grand mât, tu y passeras la nuit ?

Le pauvre garçon leva les yeux vers le mât, tremblant à la pensée d'y rester toute la nuit, cramponné aux cordages. Mais il fallait obéir.

Le lendemain matin, le capitaine, en se pro-menant sur le pont, se souvint du mousse.

—Hé ! là-haut, cria-t-il !

Pas de réponse.

—Descends, m'entends-tu ?

Toujours rien.

Un matelot grimpe le long des cordages et trouva l'enfant à moitié gelé : dans la crainte de tomber dans la mer, quand le navire plon-geait, il avait entouré le mât de ses deux bras et le tenait serré si fort, que le matelot eut de la peine à l'en détacher. Il le descendit sur le pont, et là ils le frottèrent jusqu'à ce qu'il re-prit connaissance. Quand il fut en état de s'asseoir, le capitaine lui versa un verre de cognac :

—A présent, bois cela, mon garçon !

—S'il vous plaît, capitaine, je préfère ne pas le faire. Laissez-moi vous dire pourquoi et ne vous fâchez pas contre moi. Nous étions heu-reux dans notre maison, autrefois, mais notre père se mit à boire. Il ne nous donnait plus d'argent pour nous acheter du pain, et, un jour, on vendit notre maison et tout ce qu'elle contenait : et, voyez-vous, cela brisa le cœur de ma pauvre mère. Elle languit quelque temps, puis elle mourut. Peu d'heures avant sa fin, elle m'appela près de son lit et me dit : " Jean, tu sais ce que la boisson a fait de ton père. Je voudrais que tu promisses à ta mère mourante que tu ne boiras jamais de boisson enivrante. Je voudrais te savoir à l'abri de la chose maudite qui a causé la ruine de ton père."

—Oh ! monsieur, continua le petit mousse, voudriez-vous me voir manquer à la promesse faite à ma mère mourante ? Je ne le puis ni ne le veux.

Ces paroles touchèrent le cœur du capitaine. Des larmes montèrent à ses yeux et, se bais-sant, il prit l'enfant dans ses bras en s'écriant :

—Non, non, mon petit héros ! Tiens ta pro-messe, et si quelqu'un essayait encore de te faire boire, viens me le dire ! Je te protégerai. Et, pour te dédommager de la punition que j'ai t'ai fait subir, voici un billet dont tu dispo-seras à ton gré.

Et, disant cela, le capitaine ouvrit sa bourse et remit au jeune héros un billet de banque de la valeur de \$50.

LA PATTE DE DINDON

J'avais dix ans, j'étais au collège : je rappor-tais chaque lundi de chez mes parents la grosse somme de quinze sous, destinée à payer mes dépenses du matin, car le collège ne nous four-nissait pour ce repas qu'un morceau de pain tout sec.

Un lundi, en rentrant, je trouve un de nos camarades, je me rappelle encore son nom : il se nommait Couture, armé d'une énorme patte de dindon. Dès qu'il m'aperçut :

—Viens voir, me dit-il, viens voir !

J'accourus ; il serrait le haut de la patte dans ses deux mains, et, sur un mouvement de sa main droite, les quatre doigts s'ouvraient et se refermaient. Il me passait comme un éblouissement, je croyais à un prodige.

Lorsque mon camarade, qui était plus âgé et plus malin que moi, vit mon enthousiasme arrivé à son paroxysme, il remit sa merveille dans sa poche et s'éloigna. Je m'en allai de mon côté, mais rêveur, et voyant toujours cette

patte flotter devant mes yeux comme une vision. Si je l'avais, me disais-je, j'apprendrais bien vite le moyen de la faire agir, Couture n'est pas sorcier. Et alors, comme je m'amu-serais !...

Je n'y tins plus je courus à mon camarade :

—Donne-moi ta patte ! lui dis-je avec un irrésistible accent de supplication, je t'en prie !

—Ma patte !... Te donner ma patte !... Veux-tu t'en aller !

Son refus irrita mon désir :

—Tu ne veux pas me la donner ?

—Non !

—Eh bien !... vends-la moi !

—Te la vendre ?

—Combien ?

Je me mis à compter dans le fond de ma poche l'argent de ma semaine...

—Je t'en donne cinq sous !

—Cinq sous ? une patte comme-là ! Est-ce que tu te moques de moi ?

Et prenant le précieux objet, il recommença devant moi cet éblouissant jeu d'éventail, et chaque fois ma passion grandissait d'un degré.

—Eh bien ! je t'en offre dix sous.

—Dix sous !... Dix sous ! reprit-il avec mépris... mais regarde donc !

Et les quatre doigts s'ouvraient et se refer-maient toujours !

—Mais enfin, lui dis-je en tremblant, com-bien donc en veux-tu ?

—Quarante sous ou rien.

—Quarante sous ! m'écriai-je, quarante sous ! près de trois semaines de déjeuners ! par exemple !

—Soit ! à ton aise !

La patte disparut dans sa poche et il s'éloi-gna. Je courus de nouveau après lui :

—Quinze sous !

—Quarante !

—Vingt sous !

—Quarante !

—Vingt-cinq sous

—Quarante !...

Oh ! fripon de Couture ! comme il connais-sait déjà le cœur humain !

Chaque fois que ce terrible mot quarante touchait mon oreille, il emportait un peu de ma résistance. Au bout de deux minutes, je ne me connaissais plus !

—Eh bien ! donc, quarante ! m'écriai-je ! Donne-la moi !

—Donne-moi d'abord l'argent, reprit-il.

Je lui mis dans la main les quinze sous de ma semaine, et il me fit écrire un billet de vingt-cinq sous pour le surplus.

Oh ! le scélérat, il était déjà homme d'affaires à treize ans ! Puis, tirant le cher objet de sa poche :

—Tiens, me dit-il, la voilà !

Je me précipitai sur elle !... Au bout de quelques secondes ainsi que je l'avais prévu, je connaissais le secret et je tirai le tendon qui servait de cordon de sonnette, aussi bien que Couture. Pendant deux minutes, cela m'a-musa follement ; après deux minutes cela m'amusa moins : après trois cela ne m'amusa plus du tout ! Je tirais toujours, parce que je voulais avoir les intérêts de mon argent. Mais le désenchantement me gagnait. Puis vint la tristesse. Puis le regret, puis la perspective de trois semaines de pain sec. Puis le senti-ment de ma bêtise... et tout cela se changeant peu à peu en amertume, la colère s'en mêla ; et, au bout de dix minutes, saisissant avec une véritable haine l'objet de mon amour, je le lançai par-dessus la muraille, afin d'être bien sûr de ne plus le revoir !...

Que de " pattes de dindons " chacun de nous désire. Pourquoi ? Une seconde de sa-tisfaction. Ne vaut-il pas mieux se régler, car en somme tous ces désirs insensés portent avec eux leur punition.